

*A mes petits-enfants,
afin que, fermant les yeux et se laissant bercer par la voix de leur mère
ou de leur grand-mère, ils perçoivent la douceur mystérieuse
et parfois angoissante des veillées familiales du temps où la télévision
n'existait pas. Avec toute l'affection discrète de leur grand-père.*

*A mon épouse. Lire un conte aux enfants avant leur coucher reste
pour elle un délice toujours renouvelé.*

*A mes enfants. J'espère qu'ils trouveront du
plaisir à lire, un jour, ces contes à leurs petits-enfants.*

AVANT-PROPOS

Ces contes ont été écrits pour mes petits-enfants. Ils l’ont été dans l’esprit d’une période maintenant révolue où le merveilleux comblait nos soirées devant l’âtre et nous faisait rêver ou nous recroqueviller de peur la nuit sous le grand édredon. Ma grand-mère nous contait des “histoires” semblables à celles-ci. Les flammes rougissaient nos pommettes. La fumée des ceps de vigne s’échappait du manteau de la cheminée trop haut et nous piquait les yeux. Pour activer le tirage, mon grand-père laissait entrouverte la porte d’entrée et la tramontane, après avoir gémi dans le silence des rues désertes, s’invitait à la veillée et nous gelait le dos. Temps passé où la convivialité n’était pas une exception mais la règle, où les familles se réunissaient le soir à la veillée. Les événements qui bouleversaient le monde inquiétaient les adultes mais, du fait de leur éloignement, ne troublaient par la sérénité de nos cœurs d’enfants. Les hommes en parlaient lorsqu’ils étaient entre eux mais c’étaient surtout les travaux des champs qui animaient leurs conversations. Les femmes cousaient ou tricotaient. La grand-mère réunissait autour de ses jupes les “petits”, pas trop petits pour ne pas être déjà couchés. Ils se serraient autour d’elle peut-être pour se réchauffer, peut-être pour se sentir plus proches de la narratrice, mais peut-être aussi pour sentir sa présence rassurante lorsque le conte leur faisait un peu peur. C’est dans cet esprit de merveilleux et de fantastique que ces contes ont été conçus en hommage nostalgique à un passé irrémédiablement révolu.

Les soirs d'été, lorsque la chaleur empêchait de dormir, les villageois sortaient prendre " la fraîche " et se réunissaient dans la rue. Les femmes amenaient leur chaise basse. Les hommes s'asseyaient sur le muret bordant l'abreuvoir des chevaux. Les enfants jouaient et couraient dans la rue.

La solidarité alors n'était pas institutionnelle, contraignante et anonyme. C'était une solidarité du cœur dans une famille, dans un village , dans une société paysanne pauvre mais unie malgré les petites querelles intestines ou de clocher.

Ce mode de vie ne reviendra plus, à moins que de grandes catastrophes, que nous devons toujours redouter, n'entraînent notre société vers la misère et fassent que les hommes retrouveront, peut-être, les vertus du groupe et inventeront à nouveau la vraie solidarité pour pouvoir survivre. Peut-être sauront-ils alors écouter le message et comprendre l'engagement d'un certain Henri Groués, plus connu sous le nom d'Abbé Pierre.

LA SIRENE DU PUIG DEL MAS

Linette était fille du *Puig del Mas*. Son père y cultivait la vigne, faisait un peu de contrebande et, comme bon nombre de ses concitoyens, pêchait la sardine et l'anchois à la saison chaude, lorsque les bancs viennent visiter nos côtes. Elle allait au marché vendre les prises de son père.

Alban était venu ce jour-là apporter au forgeron des bûches dont il fallait raviver le tranchant. Avant de regagner *Cosprons*, il alla faire quelques emplettes au marché. Il y rencontra Linette. Conquis par l'éclat de ses yeux noirs, la chaleur de sa voix, sa beauté mate des filles de la Méditerranée, il eut beaucoup de mal à s'éloigner de l'étal où, inconsciemment, elle cherchait à le retenir en lui vantant ses poissons.

Alban revint souvent au marché, trouvant toujours un prétexte pour s'attarder près de Linette. Le jour vint où ils se retrouvèrent en des lieux plus discrets que le marché. Ils se revirent souvent et finirent par devenir amants. Avec la fougue de leurs vingt ans, ils se jurèrent un amour impérissable et de ne jamais rien se cacher l'un à l'autre. Alban lui offrit une belle bague sertie d'un grenat qui brûlait de la flamme de leur amour. Sur l'anneau, leurs initiales entrelacées étaient gravées.

Un jour, Linette ne put se rendre au rendez-vous prévu. Par pudeur et parce qu'elle craignait de le blesser, elle n'osa pas lui avouer que son père avait eu vent de leur liaison et qu'il n'était

pas favorable à leur union. Elle prétextait la maladie d'une tante pour justifier son absence, chargeant une de ses amies de l'en avertir. En fait son père l'avait enfermée dans sa chambre. Alban apprit tout à fait fortuitement que la raison évoquée pour justifier son absence était fautive. Il en fut très malheureux et la suspicion le gagna :

“Comment, se dit-il, pourrais-je épouser une fille qui m'a menti et qui a peut-être un autre amant ?”.

Avec l'intransigeance de la jeunesse, il ne voulut rien entendre des pleurs et des serments d'amour de Linette. Il la repoussa et quitta le pays. Sa décision lui causait une douleur insupportable, mais il était trop fier pour revoir son aimée alors qu'il en ressentait un désir qu'il n'était pas sûr de pouvoir maîtriser.

Les années passèrent. Se croyant guéri de son mal d'amour, il accéda à la demande de son père qui, vieillissant, le suppliait de revenir prendre la tête de l'exploitation.

Il consacra tout son temps à cultiver ses vignes en terrasse, s'étourdissant de travail, peut-être pour occuper son esprit et repousser les souvenirs qui ne demandaient qu'à le bousculer.

La réputation de son vin allait grandissant. Il fournissait de nombreuses familles bourgeoises de Perpignan mais aussi de toute la région jusqu'à Montpellier.

Un soir de juillet, la chaleur électrique d'un orage qui ne parvenait pas à éclater l'empêcha de trouver le sommeil. Il finit pourtant par s'endormir au petit matin et fit un rêve étrange : il avançait sur la mer ; autour de lui, une multitude de poissons ridait l'eau et semblait le porter. Une musique de sardane était à peine audible, mais il reconnaissait la douloureuse mélodie de cette *Llevantina*¹ qui, se croyant abandonnée par son amoureux, était morte de chagrin. Dans la brume matinale, une forme mi-

1. *Llevantina* : levantine, titre d'une sardane célèbre.

femme mi-poisson était à peine visible au dessus de l'eau. La bague qu'elle portait à sa main gauche brillait d'un tel feu que la brume ne parvenait pas à en affaiblir l'éclat. Il sut que c'était la bague offerte à Linette du temps de leur jeunesse. Brusquement, une barque apparut. A sa proue, le père de Linette s'avancait vers la sirène et tentait de lui arracher la bague du doigt. N'y parvenant pas, il lui plantait rageusement son couteau de marin dans la main. Tout disparut et Alban s'éveilla bouleversé.

A quelque temps de là, il se rendit au marché de Banyuls. Il n'y était jamais revenu depuis la rupture. Il fut attiré par la complainte que chantait une pauvre mendiante à l'âge indéfinissable. Elle contait l'histoire d'une jeune fille qui, abandonnée par son amant incrédule, s'était jetée du haut des rochers surplombant la mer. En touchant l'eau, elle s'était transformée en sirène et avait disparu dans le cœur d'une vague. Elle était maintenant la gardienne d'une grotte sous-marine où reposait l'âme des amants morts d'avoir trop aimé.

La voix était celle de Linette. Troublé, il s'approcha et retrouva dans les yeux de la mendiante l'éclat des yeux qu'il avait tant aimés. La main gauche portait la cicatrice d'une blessure. Il tira de son gousset une pièce d'or, la déposa dans la sébile taillée et creusée dans un bois flotté. Posée à même le sol, elle appelait à l'aumône. Les yeux de la femme plongèrent dans ses yeux. Son trouble grandit encore. Avec beaucoup de difficulté, tant son émotion était grande, il lui dit:

“Prends cette pièce ! qu'elle soulage un peu ta détresse et que Dieu pardonne à ceux qui n'ont pas su pardonner !”.

Il baissa la tête et reprit son chemin. Après quelques pas, il ne put s'empêcher de se retourner. La femme avait disparu. Il revint en arrière. Seule la sébile était restée à sa place. Au fond brillait la bague qu'il avait offerte à Linette pour leurs premières amours. Il la prit délicatement dans le creux de sa main, la

caressa avec une tendresse infinie. Sans savoir pourquoi, il la présenta à son annulaire gauche. La bague qui avait été conçue pour le doigt fin d'une jeune fille, glissa, comme par magie, sans difficulté le long de son gros doigt de paysan.

La tête basse, il rentra chez lui. Par la suite, ses amis remarquèrent la bague très féminine qui ne quittait plus son doigt. Ils se gardèrent bien toutefois de lui en demander la raison et il ne leur en parla jamais.

